

DISCOURS
PRONONCÉ À MADRID
PAR LE
Dr. JUAN NEGRIN
PRÉSIDENT DU CONSEIL
DES MINISTRES D'ESPAGNE

*

LE 18 JUIN 1938



DISCOURS
PRONONCÉ À MADRID

par le

Dr. JUAN NEGRÍN
PRÉSIDENT DU CONSEIL DES
MINISTRES D'ESPAGNE

LE 18 JUIN 1938

ÉDITIONS ESPAGNOLES
1938





DISCOURS PRONONCÉ à MADRID
par le Dr. JUAN NEGRIN

De ce magnifique Madrid, qui, par deux fois en un peu plus d'un siècle, conquit le titre de capitale des peuples hispaniques en luttant pour l'indépendance de la patrie contre l'invasion ; de cette ville qui, depuis son entrée dans l'histoire, sut allier la profondeur et la gaîté ; de ce Madrid qui, il y a plus de quatre cents ans, joignit au soulèvement des «comuneros» la grave élégance de son geste et le fier dédain dont il sait chasser le métèque ; de cette cité légère et dense à la fois, creuset où peuples et régions de notre pays brûlent d'une seule flamme, je

m'adresse à la nation espagnole pour fonder notre confiance aux yeux de nos combattants du front et de nos travailleurs; confiance que ne pourront troubler nuls revers, —prévisibles, prévus—d'une guerre, hélas! longue encore et prodigue en obstacles. J'entends exposer devant tous les Espagnols les fins qui justifient notre persévérance dans cette lutte sanglante pour une victoire qui, pour se faire attendre, n'en est pas moins sûre.

Lorsque, de ce poste de suprême responsabilité que j'occupe aujourd'hui, j'ai parlé à mes concitoyens, j'ai toujours entendu le faire sans ambages et sans rhétorique. J'ai dit, répété avec insistance, dès les premiers moments, que la guerre serait longue et dure, même aux cœurs les mieux trempés.

Ma conviction reste la même. La victoire dépend de notre énergie et vaut tous les sacrifices. Car, sur elle, —sachez-le bien—repose, non seulement l'indépendance de nostre terre, mais, peut-être l'existence de l'Espagne en tant que nation.

LE PROBLÈME DU MATERIEL DE GUERRE.

Il y a quatre mois, nous nous trouvions devant une crise effroyable de matériel de guerre : la criminelle politique de non-intervention, en favorisant nos ennemis, ne semblait avoir d'autre but que d'asphyxier l'Espagne. Au lendemain de la chute de Téruel, je vous ai affirmé que les efforts de nos travailleurs surmonteraient ce déséquilibre de matériel qui rendait notre situation si angoissante. Cette supériorité de l'ennemi persiste. Pour beaucoup, c'est à elle qu'il doit ses succès ; ce n'est pas en vain qu'il a derrière lui une industrie puissante qui le ravitaille sans compter : l'industrie germano-italienne. Néanmoins, nous ne nous trouvons déjà plus dans cet état de gens sans défense qui menaçait de nous laisser étrangler presque désarmés.

Il nous reste beaucoup à faire : nous sommes en train de le faire et nous le ferons jusqu'au

bout. Mais on n'improvise pas en quelque mois une industrie de guerre. On ne fabrique pas en quelques semaines une artillerie, des tanks, des avions. On ne franchit pas au galop les obstacles dont l'ennemi—avec, certes, la complaisante collaboration de certains et la pusillanimité des autres—entrave notre ravitaillement en se prévalant d'un accord honteux qui représente la plus pharisaïque agression qu'ait connu l'histoire contemporaine contre un pays libre et un gouvernement légitime.

Mais, à coup sûr, jamais notre armée n'a disposé de moyens de lutte aussi puissants que ceux qu'elle possède aujourd'hui, et qu'elle possédera de jour en jour davantage.

Ceux qui dissimulent pudiquement leur découragement sous la méditation et la critique—il est trop facile de savoir à quoi tend leur pessimisme—vous sussureront que nous tenterions en vain de rivaliser avec les puissantes ressources de l'Allemagne et de l'Italie. Pur sophisme. L'armement d'une armée implique ses limites : les outrepasser ne sert de rien. Pour garantir la victoire il n'est pas même nécessaire de les atteindre ; il suffit du minimum indispensable à l'efficacité des masses combattantes.

Une fois, cent fois, nos soldats ont démontré que, pour repousser l'ennemi, et même pour prendre l'initiative des opérations, l'égalité des moyens matériels n'était pas nécessaire. Si les progrès que nous avons réalisés ne sont pas suffisants, du moins le chemin qu'il reste à parcourir ne nous effraie-t-il pas. Il nous suffit de savoir avec certitude que les possibilités de doter notre armée de l'armement nécessaire, d'en faire l'instrument décisif de la victoire, sont des plus favorables. Le délai? Il sera court; il dépend de l'effort de tous que sa brièveté soit encore réduite. Economiser du temps, c'est économiser du sang.

SACRIFICE ET RÉSISTANCE.

Aux heures angoissantes de fin mars — les plus amères de ma vie — alors que semblaient s'effondrer le front et l'arrière, quand le défaitisme s'infiltrait partout, empestait tous les milieux, menaçait d'atrophier le muscle même de

la guerre, j'ai eu confiance dans les vertus d'héroïsme du peuple espagnol; je suis allé à lui pour lui dire la vérité nue, et pour lui demander—pour exiger de lui—le sacrifice et la résistance.

Résister, c'était, et c'est toujours, frayer le chemin de la victoire. Chaque jour de résistance était et reste un nouvel atout dans notre jeu. Et le peuple entier a répondu à notre appel. Sous la pression de l'envahisseur, la Catalogne a su, dans l'admirable élan de son courage et de sa volonté, résister, rivaliser d'héroïsme avec les autres peuples de l'Espagne. Ainsi sait résister aujourd'hui le Levant, où j'ai senti partout l'énergie résolue de ne pas laisser impunément fouler une terre fraternelle, et d'écraser l'envahisseur.

Nous avons dû reconstruire un front affaibli, redresser un moral sur le point de s'effondrer. Le mandat du Gouvernement a été rempli: le front a été reconstitué, le moral recréé s'est élevé à un niveau jamais connu. La coupure entre la Catalogne et le reste de l'Espagne loyale, prélude de l'effondrement aux yeux de beaucoup, fut accueillie par notre peuple et no-

tre armée avec une sérénité résolue qui laissa l'ennemi déconcerté.

C'est le manque de confiance en notre peuple, le manque de foi dans le triomphe, le manque d'enthousiasme dans la grandeur de notre cause, qui nous mirent alors au bord de la catastrophe.

On ne peut enflammer un peuple et l'élever jusqu'au plus haut sacrifice, volontairement et sereinement consenti, si l'on n'a pas confiance en lui. Mille fois notre peuple espagnol a donné la preuve qu'il méritait cette confiance; quand on savait atteindre au fond de son âme. Dans la vie comme dans la guerre, nul ne triomphe sans foi.

C'est la foi qui crée et qui soumet. Nul succès n'est possible si, avant de commencer le combat, l'on pense à la déroute et prépare la retraite. C'est presque toujours le vaincu qui fait le vainqueur.

Si l'on n'éprouve pas d'enthousiasme pour notre cause, il sera facile de s'acheminer vers la transaction et le compromis; mais ne nous y trompons pas: il ne s'agira jamais d'une coopération harmonieuse, car l'ennemi—le vrai—

ne le veut pas ainsi. Et on ne laisserait pas pacifier l'Espagne rebelle.

Non ! La transaction serait pour nous la voie de la capitulation. Et pour quoi ? Pour retrouver dans l'émigration la tranquillité perdue ? Et les milliers, les millions d'Espagnols qui ont placé en nous non seulement leurs espoirs et leur tranquillité, mais nous ont confié leurs biens et leur vie ? Oublierions-nous les méthodes de persécution et d'extermination employées par le nazisme et le fascisme ? Aurions-nous oublié, ignorerions-nous ce qui s'est passé, ce qui se passe aujourd'hui aux Asturies, à Santander, dans le Pays Basque ?

NOUS VAINCRONS !

Ceux qui ont vécu, ne fût-ce que d'une façon passagère, les angoisses du front de bataille ; ceux qui ont vu de leurs propres yeux les privations que subit la population civile, ceux qui ont éprouvé de la honte et de l'afflic-

tion devant la détresse des femmes, des vieillards et des enfants évacués, ceux-là pourraient-ils, dans un moment de faiblesse, laisser vaincre tant de misère et de douleur? Et l'Espagne? Luttons-nous, oui ou non, pour l'indépendance de l'Espagne? Ah! si cela n'était pas en jeu, pas une seconde de guerre de plus, plus une goutte de sang! Comment accepter plus d'angoisses et de souffrances? Mais quand il s'agit de l'existence de l'Espagne en tant que pays libre il ne peut s'agir ni de mesurer ni de taxer les sacrifices. Tant qu'il existera une poignée de notre terre, tant que dans une poitrine d'Espagne palpitera un cœur espagnol, nous mourrons ou nous vaincrons pour le destin de notre pays.

Et nous vaincrons.

**«CE QUE TU AS HÉRITÉ DE
TES PÈRES, CONQUIERS-LE
POUR LE MÉRITER!»**

Un grand Allemand—qui n'était pas tout-à-fait aryen et qui assurément ne serait pas aujourd'hui nazi—Goethe, a dit: «Ce que tu as hérité de tes pères, conquiers-le pour le mériter». Eh bien ! je ne renie pas l'histoire de mon pays et je n'y renonce pas davantage. Nous avons hérité une magnifique histoire. Ni sans taches ni sans défauts, mais d'une grandeur souveraine. Noblesse oblige ! L'histoire est un ensemble vivant, une chaîne dont nous sommes un maillon sanglant. Or, nous avons hérité de notre histoire, non pour la contempler et la conserver, mais bien pour la mériter. A chaque génération sa tâche : que la nôtre soit ardue ne nous dispense pas de l'accomplir.

Il importe donc d'exposer crûment, sans nous leurrer, les données exactes de notre lutte.

Je m'adresse à ceux qui sentent en Espagnols, même à ceux qui sont de l'autre côté des tranchées.

CONVOITISES ÉTRANGÈRES.

L'Espagne s'épuise et saigne parce que, dans leur ambition sans limites, des pays pour lesquels, par définition, le droit des peuples ne compte pour rien, voient en elle une proie propice à leur convoitise. Une richesse potentielle immense, une situation géographique privilégiée, unique en Europe, ont été des appâts suffisants—plus qu'il n'en fallait!—pour échafauder le système diabolique qui, si nous ne tentions pas de le déjouer, pourrait mettre un terme honteux à l'histoire de notre pays. Il est vrai que nous, Espagnols, nous avons préparé le terrain à leurs combinaisons machiavéliques. Les luttes intestines d'un peuple dont le sentiment national avait été émoussé par une politique mesquine, vieille de générations, avaient

laissé s'empoisonner la vie publique, en provoquant, par des méthodes démagogiques, une violence sans retenue, en affaiblissant l'Etat et en suscitant une méfiance générale contre les institutions vitales de la Nation.

Ainsi s'était créé un climat où la révolte pouvait passer pour défense et le «pronunciamiento» pour mesure préventive, l'un et l'autre pouvant prétendre au caractère d'une révolution salutaire. Aussi, sur le triomphe d'une faction, a-t-on espéré fonder une hégémonie militaire, politique et économique. Plan bien conçu, mais que le peuple espagnol a déjoué. Il a su rendre vaine la tentative ; et ce qu'on avait escompté comme une simple insurrection s'est transformé en guerre civile pour dégénérer, peu après, en guerre d'invasion. Ne vous y trompez pas ! Telle est l'irréécusable réalité.

N'avez-vous pas vu le plan de scission, d'ex-citations à la violence ourdi par les Italiens et les Allemands dans un pays voisin ? La Tchécoslovaquie, la Roumanie, le Brésil, cela ne vous dit-il rien ? N'avez-vous pas appris qu'ils font les mêmes tentatives avec des mouvements séditieux semblables, dans d'autres pays d'Eu-

rope et d'Amérique ? Ne vous êtes-vous pas rendu compte que, si les buts immédiats ne semblent pas toujours les mêmes, le but final consiste toujours à jeter le trouble là où les pays totalitaires croient pouvoir satisfaire leur rapacité ?

Croyez-vous que ces Allemands et ces Italiens qui détruisent nos villes et tuent les nôtres, qui dévastent nos richesses, qui assassinent sans pitié nos femmes et nos enfants—des enfants et des femmes d'Espagne—croyez-vous qu'ils se sentent le moins du monde liés à notre terre, qu'ils éprouvent la moindre sympathie pour des Espagnols ? Allons donc ! Au fond ils profitent de vous, mais ils vous méprisent. Ils n'ont pas assez de finesse pour nous comprendre, et trop de bassesse pour nous estimer. C'est comme ça et pas autrement. Faudra-t-il que vous consentiez que ceux qui se posent aujourd'hui en seigneurs et maîtres, ceux qui considèrent notre pays comme hypothéqué à leur profit, nous divisent en zones d'influence et soient les bénéficiaires du labeur accumulé de nos pères et du travail qu'accompliront nos fils ? Ne voyez-vous pas qu'il leur importerait

peu, si c'était nécessaire, de faire profiter du butin d'autres comparses, de nous démembrer de nous transformer en un pays de marchandages ou en un territoire à mandat? Voilà les vraies données du problème.

L'AMBITION DES UNS, LA PU- SILLANIMITÉ DES AUTRES...

Nous sommes les victimes de l'ambition démesurée des uns, et de la médiocrité, de la pusillanimité des autres.

C'est pour sauver l'Espagne de la domination étrangère et de son éventuelle spoliation que nous luttons et que nous vaincrons. La certitude du triomphe, notre volonté inébranlable de l'obtenir nous la donne.

Notre peuple cède devant ce qu'il ne peut contenir, en attendant sa revanche; mais il ne se plie pas et ne se déclare jamais vaincu. Ainsi en a-t-il été à Madrid, ainsi en a-t-il été en Ca-

atalogne; ainsi en est-il dans le Levant et en Extrémadure. Il importe d'obtenir la revanche, la victoire pour le bien de tous. Demandez donc leur avis à ces magnifiques, à ces stupéfiants combattants de la 43^e Division, après des mois de combats terribles, plus durs encore par le manque total d'obus; à ces combattants, dis-je, qui, presque sans une seule cartouche—toujours cette sacre non-intervention—se sont repliés dans un ordre parfait pour reprendre leur place au front en passant par la France, et qui, en répétant le plébiscite de la 31^e Division, ont prouvé au monde—ce monde qui, n'est-ce pas, manque de preuves!—de quel côté est le peuple espagnol...

La certitude du triomphe nous est donnée par notre apprentissage de tous les jours; la journée qui nous apporte une leçon n'est pas une journée perdue. Et les revers qui nous apportent un enseignement ne sont pas irréparables.

Nous avons appris que, sans un moral élevé, on ne saurait ni faire ni gagner la guerre. Aujourd'hui le moral de nos troupes et de l'arrière —de l'arrière qui travaille et qui se sent attaché à notre cause, et non point de cet arrière

qui, au début de la guerre, affichait de l'optimisme pour dissimuler son hostilité et qui, maintenant que sa sécurité personnelle est garantie, croit pouvoir manifester sa mauvaise humeur—, le moral de l'arrière qui travaille (et c'est l'immense majorité) et le moral des troupes, est excellent en dépit de toutes les privations et de toutes les souffrances. Nous savons qu'il est nécessaire d'intensifier la production de guerre, et nos usines et ateliers travaillent plus que jamais.

Une expérience pleine d'amertume nous enseigne ce que signifie le manque de cadres dirigeants, une des principales causes de nos revers. À l'heure actuelle ces cadres sont formés, complétés, organisés avec une rapidité saisissante. Nos écoles de sous-officiers, de commissaires et de chefs militaires se multiplient et se perfectionnent. Nous avons des réserves; nous les augmenterons et nous leur donnerons l'instruction nécessaire. Nous renforcerons, nous développerons, nous intensifierons nos efforts dans ce sens, et ils devront être titaniques.

Nous avons appris et nous savons aujourd'hui ce qui entrave la conduite de la guerre.

Aussi, nous employons-nous à résoudre ce problème et à constituer l'unité de commandement nécessaire.

L'Espagne n'est pas un rocher isolé dans le monde. Chaque jour de résistance est, du point de vue international, un jour de bataille à mettre à l'actif de notre cause: l'héroïsme de nos soldats a détruit bien des intrigues ourdies contre ce qu'ils défendent.

LE RÔLE HISTORIQUE DE L'ESPAGNE.

Le fruit n'est pas mûr. Mais, lorsque nous cueillerons ce fruit ce sera grâce à notre persévérance. Nous avons donné au monde un haut exemple de courage et de ténacité. Il y avait des malheureux qui disaient le peuple espagnol frivole. C'est qu'ils ignorent que, pendant une reconquête de sept siècles, nous avons délivré l'Europe, alors en pleine déchéance, d'une formidable invasion orientale dont nous avons su

tirer le plus précieux. C'est qu'ils ne se rendent pas compte que civiliser l'Amérique—with, en dépit de tant d'affirmations fausses, un plus faible esprit d'exploitation et de lucre que celui d'autres pays dans de semblables entreprises—; que civiliser l'Amérique en lui imprimant le cachet d'une race et d'une langue, au moment où en Europe nous soutenions une lutte assez dure, ne saurait être l'œuvre d'un peuple sans densité. Ils ne savent pas, ces malheureux, que la contre-réforme, œuvre authentiquement espagnole, est quelque chose de plus qu'une lutte de religion et qu'elle ne fut pas à ses débuts un mouvement d'ultramontanisme (bien qu'elle ait dégénéré par la suite) mais surtout le choc entre le sentiment espagnol de l'universel et le sentiment européen moyen du particularisme et de la médiocrité satisfaite. Cette contre-réforme, ce n'est pas davantage un peuple sans énergie et sans persévérance qui l'eût réalisé.

Ils ignorent que, même au siècle de notre plus grande décadence—au XIX^e siècle—nous avons su donner au monde deux principes dont vit encore l'époque contemporaine : le principe des nationalités et le principe du libéralisme.

Cela non plus, ce n'est pas un peuple invertébré et sans une puissante ligne de conduite qui eût pu le faire.

Ils se sont trompés encore lorsqu'ils ont jugé de notre opiniâtreté,—ils se sont souvent trompés dans leur jugement...—Ils se trompent une fois de plus lorsqu'ils se réjouissent à l'idée que cette Espagne exangue deviendra la proie des pirates, et peut-être même celle de spectateurs paisibles.

Ils ne se rendent pas compte que, de ce baptême du sang, l'Espagne resuscitera plus complète, plus puissante que jamais.

POURQUOI NOUS LUTTONS.

Oui, nous avons des raisons d'avoir foi dans la victoire. Et l'obligation d'avoir confiance en elle. Sinon, pourquoi luttons-nous? Quand un gouvernement demande à un peuple de résister jusqu'au bout, même au prix des plus grands sacrifices, il faut que ce soit au nom de

principes qui s'identifient avec ce peuple même.

Il ne saurait le faire au nom d'une idéologie particulière, d'un groupe ou d'un parti. Il doit le demander au nom d'aspirations communes, au nom d'une somme d'obligations contractées envers son histoire, dettes envers la postérité, et dont la totalité constitue l'expression nationale d'un peuple.

Depuis le début de cette tragique odyssée, les différents gouvernements qui se sont succédés ont répété que nous luttons pour le respect de la volonté nationale.

La plus haute autorité de l'Etat, son Excellence le Président de la République, l'a dit à plusieurs reprises. Mon prédécesseur l'a dit en Octobre 1936, en affirmant devant le Parlement: nous luttons pour une paix qui donne à l'Espagne les institutions économiques, politiques et sociales librement choisies par la majorité du pays. Moi-même, je l'ai répété chaque fois que j'ai eu l'occasion de parler au nom du Gouvernement, en Espagne et hors d'Espagne.

BUTS DE GUERRE ET BUTS DE PAIX.

Il convenait pourtant de fixer en des points concrets ce que nous attendons de notre lutte. Ainsi est né le programme des buts de guerre — des buts de paix pourrions-nous dire — du Gouvernement.

Nous luttons pour assurer l'indépendance absolue de l'Espagne, sans entraves et sans autres limites que celles imposées par le Droit commun qui établit les liens et les rapports entre les peuples. Droit de forte souche espagnole, dont on trouve les sources chez le dominicain Bartolomé de las Casas, et jusque chez l'illustre docteur Pio Pedro Suarez, chez Francisco de Victoria, précurseur du Droit International.

L'indépendance signifie se libérer des envahisseurs, renoncer aux tutelles, être les bénéficiaires de notre propre terre et non les victimes de la spoliation étrangère.

Nous luttons pour l'intégrité de l'Espagne ; nous n'admettons ni démembrements ni hypothèques, ni concessions dans son territoire, sur son littoral, dans ses villes. Ni dans la Péninsule, ni dans ses îles, ni dans ses possessions, ni dans son protectorat.

Nous luttons pour que l'Espagne, sans jamais s'immiscer dans la vie intérieure d'aucun pays, ressente comme les siens propres, les intérêts des Nations qui lui doivent leur langue et leur origine.

Nous luttons pour une République de souche démocratique. La monarchie a perdu tout lien avec le sentiment national ; en s'identifiant avec la décadence de l'Espagne, elle s'est perdue elle-même. Une nouvelle dynastie ou un nouveau monarque, ce serait l'Espagne enchaînée dans l'orbite d'un pays quelconque, qui ne lui apporterait jamais la paix indispensable.

Nous luttons pour un gouvernement d'au-

torité, pour un pouvoir exécutif fort, dépendant de la volonté nationale exprimée par le suffrage universel. Pour un gouvernement qui place l'Etat au-dessus des partis. Pour des partis qui considèrent que leur mission principale est de se mettre au service de la volonté nationale.

Nous luttons pour que ce soit la volonté de l'Espagne, exprimée par voie de plébiscite, qui, aussitôt la guerre terminée, trace et définisse la vie politique et sociale de la République.

Nous luttons pour que, sans porter atteinte à l'unité espagnole, l'on respecte la personnalité des peuples qui constituent l'Espagne. Unité vers l'extérieur, diversité à l'intérieur. C'est là ce qui caractérisa l'Espagne à son apogée. Toute liberté régionale qui n'est au détriment ni de l'Espagne ni d'autres régions doit donc être respectée et cultivée. La variété cimente et enrichit tout pays en période d'ascension ; ce n'est que dans un pays en décadence qu'elle constitue un élément de dispersion et d'affaiblissement. Quiconque désire le démembrement de l'Espagne doit être compté au nombre de nos

ennemis. Nous ne saurions admettre qu'à la faveur d'une lutte fratricide, on réduise en lambeaux cinq siècles d'histoire. Donc: la plus grande autonomie régionale, dans le cadre du sentiment espagnol le plus profond.

Nous luttons pour que l'Etat assure au citoyen la plénitude de ses droits. Respect aux consciences et aux croyances ! Point d'ingérence de l'Eglise, en tant qu'institution, dans la vie de l'Etat ! Pas d'intromission de ses dignitaires dans les conflits entre les citoyens ! Mais en échange: garantie de l'exercice du culte. Nous y sommes tenus par un des principes que nous professons. Nous le devons aux innombrables Espagnols qui sont les fidèles d'une religion. Nous le devons aux milliers de catholiques qui luttent à nos côtés. Et n'y en aurait-il qu'un seul, n'y en aurait-il aucun, l'Etat ne pourrait permettre les persécutions pour des idées. Ce serait au surplus une erreur profonde: toute persécution crée les martyrs et les martyrs vivifient les croyances. Tout sentiment religieux comporte quelques-uns des éléments les

plus nobles de l'esprit humain. Et sans un profond sentiment religieux il serait difficile de trouver le courage de supporter, avec une entière fermeté, les dures épreuves auxquelles notre pays est soumis.

Nous luttons pour que le fruit de la terre soit à qui la cultive; pour supprimer l'inique exploitation de l'individu par une plutocratie qui, perdant de vue tout intérêt commun, finit par dominer l'Etat et agit presque toujours contre lui.

Que le propriétaire gagne ses biens par ses propres efforts; qu'il en subordonne la jouissance à l'intérêt suprême de la Nation.

VERS UNE ESPAGNE PUISSANTE ET MAGNANIME.

Nous savons ce que signifie une guerre. On ne peut nous en refuser l'expérience. Nous sommes des pacifistes; toutefois pour pouvoir être

pacifique, l'Espagne a besoin d'une puissante armée de terre, de l'air et de mer, qui la fasse respecter. Nous savons ce que coûte une armée, mais nous avons appris ce qu'il coûtait de n'en pas avoir.

Nous luttons pour des relations internationales dans le cadre d'un régime de droit; mais pour des relations établies sur un pied d'égalité. Pour y parvenir il n'y a lieu de reculer devant aucun sacrifice.

Si, tant que dure la guerre, nous devons nous montrer durs et inexorables pour l'ennemi — déclaré ou dissimulé — nous aspirons à la paix afin de pouvoir incorporer dans l'immense tâche de reconstruction et d'agrandissement de l'Espagne, tous nos compatriotes qui voudront, de bonne foi, remplir les devoirs qui nous incombeant à tous. Y a-t-il quelqu'un pour croire qu'après cette épopée sanglante, l'on pourra classer tout bonnement les Espagnols en vainqueurs et vaincus? Y a-t-il quelqu'un qui croie notre peuple assez riche en valeurs pour se passer de professionnels quels qu'ils soient, de tou-

tes les activités ouvrières, d'artisans de tous les métiers, d'hommes compétents de toutes classes, selon l'étiquette ou la fiche du secteur où ils ont combattu ? Faudrait-il, la paix venue, continuer cette lutte fratricide ?

Non ! Et écoutez ceci, bien que ce ne soit pas du goût de beaucoup : il sera plus facile de s'entendre avec l'adversaire d'hier, ennemi d'aujourd'hui et peut-être collaborateur de demain, qu'avec le spectateur qui attend, en se tenant bien au-delà de la barrière, le moment d'accourir et de s'atteler au char du triomphateur, de cirer ses bottes et de l'encenser, pour ensuite, tout risque disparu, le paralyser dans son travail par une critique sans âme et sans amour.

A ces égoïstes et à ces refoulés qui se sont toujours crus «au-dessus de la mêlée» il importe de rappeler que s'ils étaient intervenus au moment opportun, en véritables citoyens, passant outre à leurs difficultés et aplanissant les aspérités qu'ils rencontraient, bien des maux, peut-être, eussent été évités.

Il y a, parmi eux, beaucoup de compétences. Il faudra les utiliser. Mais rien de plus ; parce que ce dont l'Espagne a besoin, c'est d'hommes, et non d'eunuques.

Maudit soit celui qui, au pouvoir à l'heure où se terminera le conflit, n'aura pas compris que son premier devoir est d'obtenir la conciliation et l'harmonie qui rendent possible la vie en commun des citoyens !

Pauvre Espagne, si après tant de cruauté et d'opprobre, elle ne devait pas trouver les dirigeants capables d'orienter les passions de leurs compatriotes vers les grands idéaux de notre histoire, de les détourner des sillons de haine et de rancoeur, et d'étancher avant tout la soif de vengeance que comporte une guerre civile !...

La plus haute aspiration des hommes d'Etat devra consister, avant que de nombreuses années se soient écoulées, à voir voisiner fraternellement, sur les monuments aux morts de tous les villages, les noms de toutes les victimes de la lutte, martyrs d'une cause d'où doit surgir une patrie grandie.

C'est pour plus tard. En attendant, et pour en arriver là, nous sommes en guerre. Et c'est à la guerre que doivent aller les combattants du front, avec courage et résolution. Ce que nous avons à conquérir vaut tous les sacrifices.

Sachez-le bien : nous luttons pour que l'Espagne appartienne aux Espagnols. Et nous réussirons.

Madrid, 18 juin 1938.





